

L'arbre de Noël chez nos étudiants

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186278>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 1^{er} Janvier 1881.

Le *Conteur Vaudois* commence aujourd'hui sa 19^{me} année. Seul en son genre dans la Suisse romande, ce journal, actuellement très répandu dans nos villes et nos campagnes, voit chaque jour s'accroître le chiffre de ses abonnés. Aussi dans le but de répondre mieux encore à cet accueil bienveillant, sa rédaction vient de s'assurer le concours régulier de nouveaux collaborateurs. Elle espère que cette feuille en acquerra plus de vie et de variété dans ses causeries familières, ses chroniques, ses traits de mœurs romandes et ses anecdotes, associés à des publications à la fois récréatives et utiles.

Nous espérons publier dans le courant de l'année une série d'articles patois racontant d'une manière amusante l'*Histoire du Sonderbund*. En vue de ce petit travail, nous recevrons avec reconnaissance toutes les communications, toutes les anecdotes, relatives aux divers incidents de cette campagne à laquelle ont pris part comme soldats, un grand nombre de nos lecteurs.

L'Arbre de Noël chez nos étudiants.

Les fêtes, pas plus que les autres institutions humaines, ne sont immuables, et c'est quelquefois avec un singulier étonnement que nous nous apercevons combien elles dégèrent, et comme on les détourne de leur but primitif.

Un arbre de Noël éveille l'idée d'un sapin brillamment illuminé, placé au centre d'une salle pleine de gens recueillis. On chante des cantiques, on distribue des cadeaux utiles. C'est une cérémonie calme et vertueuse, où le sérieux se mêle à la joie.

Si l'on se figurait ainsi l'arbre de Noël tel que le fêtent nos étudiants, ce serait une erreur profonde. Et d'abord, un arbre de Noël académique a ceci de particulier qu'il ne se célèbre jamais à Noël, mais toujours après cette date. C'est là une vieille coutume. A l'académie, on ne fait rien comme ailleurs.

Quoi qu'il en soit, l'arbre chez nos « escholiers » est un prétexte — cet âge est sans pitié — pour dire à ses amis tout ce qu'on pense de leurs petits défauts, apparents ou cachés, à peu près comme

le sermon du Jeûne est encore en quelques endroits pour le prédicateur une occasion de laver la tête à ses paroissiens plus proprement que d'habitude, l'amour de la paix ne permettant pas de se livrer toutes les semaines à pareille lessive.

Il y a bien un sapin avec des bougies et du papier doré, mais ce n'est que pour la forme, et le pauvre arbre isolé, dédaigné, conspué, finira son existence éphémère oublié dans un coin de la salle. Le patron du local en fera du feu.

L'attrait de la soirée réside dans les productions littéraires de la bande des « pirates. »

Les pirates sont des gens qui passent pour avoir de l'esprit et se le laissent persuader. Costumés en polichinelles, pierrots, diables à cornes, quelquefois en vrais brigands de mer, le sabre d'abordage à la main et de longs pistolets à la ceinture, parfois même empruntant les atours du sexe aimable, ils ont reçu la mission délicate de « pirater » leurs camarades, c'est-à-dire de leur faire avaler, au moyen d'un petit cadeau de circonstance, des vers satyriques à leur adresse, une chansonnette pleine d'allusions, sinon spirituelles, du moins piquantes.

Le petit cadeau qui accompagne ces vers d'une facture toute spéciale est lui-même le plus souvent une allusion directe.

Tel grand garçon qui s'en va, le corps plié en deux, les yeux fichés en terre, reçoit un échelas pour redresser sa longue échine. A cet autre, dont la nature inflammable se trahit de jour en jour davantage, échoit une tourterelle en papier mâché, et l'innocente petite bête, en passant dans ses mains, le fait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Il arrive rarement qu'on offre un morceau de savon. Cela s'est vu cependant ; c'est qu'alors c'était mérité ! De telles exécutions sont pénibles, mais nécessaires pour la salubrité publique. Elles portent leurs fruits.

Bien des petits défauts en effet ont été corrigés par le cadeau de Noël. Ce grand militaire, dont les exploits ont déjà fait retentir tous les échos des places d'armes, a été rappelé au respect de l'ordonnance par un petit sabre en fer-blanc, au ceinturon doré.

Les défauts physiques ne sont pas plus oubliés que les défaillances morales. Des cercles de tonneau furent naguère dédiés à une nature riche et

encombrante, dont les avantages physiques s'épaississent à vue d'œil. Se corriger de cela n'est cependant pas facile. Conseillez donc la modestie à un embonpoint qui déborde!

De vieilles histoires qu'on croyait depuis longtemps oubliées ressuscitent pour cette circonstance. Une clef monumentale rappelle à celui-ci une rentrée tardive, qui sait? peut-être une correction paternelle. A tel autre, de petits renards de carton, semblables à ceux que Samson lâcha au nombre de trois cents dans les blés des Philistins, sont un ressouvenir amer des crus de nos coteaux.

Les pirates d'ailleurs se mangent entre eux et se réservent leurs traits les mieux aiguisés. Piratisez-vous mutuellement, c'est leur devise.

Toutes choses prennent fin. Mais quand les pirates ont épuisé leur sac de méchancetés, ce n'est encore que le commencement de la soirée. On entend alors une comédie, qui fait d'ordinaire apprécier la voix de basse-taille d'une ingénue d'occasion, puis on serre les rangs, et l'entrain devient général. Ici le narrateur est impuissant.

Et l'arbre? dira-t-on. L'arbre? il n'y en a plus: il n'y a plus que de « vieilles branches, » qui continuent jusqu'au matin cette petite fête de famille.

Echos et nouvelles.

Les journaux de Paris nous apportent une curieuse nouvelle: Mademoiselle Hubertine Auclert va se marier.

« Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire? » vont me demander certains lecteurs qui n'ont pas le temps de lire la chronique parisienne et qui sont peu au courant des faits et gestes des célébrités de la grande ville. Mon Dieu! la chose en soi n'a rien que de très naturel et je n'en parlerais certes pas si les circonstances de la vie publique de Mlle Hubertine Auclert ne donnaient à l'événement une importance exceptionnelle. Cette jeune personne, dont le télégraphe transmet les discours au quatre coins du monde, tout comme ceux d'un homme d'état, est, si je puis m'exprimer ainsi, la présidente « des émancipatrices françaises ». Je m'explique:

Du temps de Molière, il y avait des « femmes savantes », que l'immortel comique a ridiculisées sous le nom de « précieuses ». Ces braves dames tenaient des académies, étudiaient le beau langage, s'occupaient de rechercher « s'il y avait des hommes dans la lune ». De nos jours, il y a aussi des femmes savantes dont les aspirations sont beaucoup plus élevées, car elles ne rêvent rien moins que de voir la femme en possession de tous les droits civils et politiques dont jouit actuellement le sexe laid.

Sur les bords du Léman, ces idées nouvelles n'ont pas encore fait beaucoup d'adeptes, et je ne crois pas que notre public s'accoutumerait à l'idée de voir M^{me} X ou M^{me} Y allant discuter au « Guillaume-Tell » ou au « Trois-Suisses » la question

de la révision constitutionnelle ou celle du référendum. Mais sur les bords de la Seine, il en est autrement; les promoteurs du mouvement en faveur des droits de la femme ont rallié un grand nombre d'adhérents. Défendues avec chaleur par deux écrivains d'un talent remarquable, Alexandre Dumas et de Girardin, les dames parisiennes ne parlent plus que d'abolir les lois existantes; elles fondent des sociétés, organisent des réunions publiques et des banquets, protestent par tous les moyens contre la tyrannie des hommes; l'enthousiasme de quelques-unes ne connaît plus de bornes. Si Molière revenait au monde, il trouverait que ses Philaminte et ses Bélise étaient bien pâles à côté des champions actuels des droits féminins.

En principe, je ne suis point opposé aux revendications féminines; je reconnais que la femme ne possède pas tous les droits qu'elle devrait avoir et dont elle userait probablement mieux que certains hommes. Mais il y a émancipation et émancipation, comme il y a fagot et fagot, et celle que rêvent certaines femmes n'a pas précisément tout l'attrait d'une grande réforme sociale. Mais revenons à Mlle Hubertine Auclert. C'est donc cette jeune personne qui a été pendant quelque six mois, la « papesse de la religion nouvelle », selon l'expression d'un journaliste français. Elle a joué son rôle avec talent; mais non avec tact et mesure. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, et ce pas, Mlle Auclert l'a souvent franchi, témoin ce certain jour où elle déclara aux agents du fisc, avec une énergie digne d'une meilleure cause, qu'elle ne paierait pas ses impôts parce que, n'ayant pas le droit de voter, il lui était impossible de contrôler l'emploi que le gouvernement pourrait en faire. Néanmoins, en dépit de ses exagérations, elle a eu le mérite de « lancer » la question des droits de la femme et de forcer ces affreux tyrans d'hommes à la discuter, ce qui est déjà quelque chose.

Il est vrai que depuis lors M^{lle} Auclert a été quelque peu dépassée par ses disciples qui ont singulièrement élargi le cadre de ses conceptions. Est-ce ce qui l'a déterminée à cesser tout d'un coup sa propagande? A-t-elle trouvé au contraire son chemin de Damas? Je ne me charge pas de résoudre le problème. Toujours est-il qu'elle entre en ménage. Loin de se « marier à la philosophie, » comme l'héroïne de Molière, elle consent:

A goûter de l'hymen les terrestres appas.

Je m'étais fait, je l'avoue, une toute autre idée de cette jeune personne. Je la considérais bien un peu comme une « Armande, » mais comme une « Armande » enthousiaste et mystique, capable de tout sacrifier au succès de sa cause. Je la voyais déjà renonçant à toutes les joies de la famille pour se consacrer tout entière à sa mission. Elle partait, elle évangélisait d'abord l'Europe. Puis, nouvelle Sarah Bernhart, elle franchissait l'Atlantique pour aller présider en Amérique au triomphe définitif de « l'égalité des sexes. » Et tout cela s'est évanoui.